

XYZ. La revue de la nouvelle

L'immersion

Bertrand Bergeron



Number 122, Summer 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, B. (2015). L'immersion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 33–35.

L'immersion

Bertrand Bergeron

AU FAIT, de quoi te plains-tu ? Suffit de comparer ta situation actuelle — le gîte, le couvert, les commodités, là, tout près — avec ta vie d'avant, quand tu habitais dehors, le froid, la neige, les gerçures, les engelures, dehors, toujours dehors, pas moyen d'en sortir. Alors qu'ici tu as besoin de quelque chose, tu saisis le combiné, tu composes le numéro, on te l'apporte, il te l'a assuré, Gregory, il te l'a assuré. Un local pour toi tout seul, avec sa porte qui ferme à clé, un guichet avec vue sur tout le corridor, un bureau d'où tu peux observer la compagnie qui circule, ceux qui entrent, ceux qui sortent aussi bien, le café à volonté, une cafetière pour toi tout seul, quand l'envie t'en prend, sitôt qu'elle te vient. De toute façon, avec ce signal sonore à chaque extrémité du corridor, qui se fait entendre quand on entre ou qu'on sort, et puis ces caméras de surveillance dans chaque cage d'escalier pour que tu aperçoives ce qui circule sans avoir à te déplacer, c'est pas le confort, ça ? Te suffit de noter l'heure, qui entre qui sort, dans le calepin fourni par Gregory, aucune question à poser, personne ne te demande quoi que ce soit, aussi bien, Untel entre, tu notes, Untel sort, tu notes, voilà tout. Quelqu'un a oublié sa clé ? Tu te lèves, tu le suis, tu l'accommodes, le tour est joué. Il veut te causer, faire l'intéressant ? Tu lui réponds n'importe quoi, t'inquiète. À ton accent, il a vite fait d'imaginer que tu ne comprends pas grand-chose à sa langue, il te laisse tranquille. Dans ce beau local propre, éclairé, chauffé, avec son guichet vitré, son café à volonté, le petit frigo et le micro-ondes, quand tu as faim, chaque fois que tu as faim, le lit le long du mur, un sommeil sans inquiétude puisque le petit signal sonore, tu notes l'heure, qui entre qui sort, tu te recouches, bien au chaud. Et tous les deux ou



trois jours, Gregory vient faire son tour, *T'as tout noté sur le calepin? On t'apporte la nourriture? Tu manques de rien?* Un type tranquille, Gregory, il cherche pas les embrouilles, il passe pas ses humeurs sur toi. Il entre, il prend le calepin, le met dans sa poche, t'en laisse un tout neuf, il est déjà reparti. D'ailleurs, ceux qui circulent, qui se pointent avec un sac dans les bras ou ressortent presque aussitôt avec un paquet, Gregory t'embête pas avec ces détails, il te demande pas de noter tout ça. Il dit *C'est pas mes oignons* il pense *C'est pas mes oignons*. Et puis quand ça devient tranquille, trop tranquille on va dire, il te reste la veilleuse sur la table, la veilleuse et le livre. Pour s'occuper l'esprit. Pour l'*immersion*, comme dit Gregory. Il y a pas de meilleure méthode pour apprendre, c'est sûr. Au début, forcément, ça saute pas aux yeux. À cause des caractères, étranges, ceux d'une langue autre, beaucoup de petits caractères dans une seule page, c'est sûr. Ça ressemble à ces boîtes à musique qu'on ouvre et qui donnent à entendre un air qu'on ne reconnaît pas, un air qui fait songer au mot *ailleurs*. Un peu comme les caractères, si on veut. Ça aide, mais à condition de les comprendre, de saisir à quoi ils renvoient. Au moins il y a ces espaces entre les groupes de caractères, c'est toujours ça de gagné. Et puis Gregory, il t'a mis sur la piste, dans le cas du livre. C'est l'histoire d'un type seul dans une pièce. *Tiens-toi à ça et, tu verras, tu finiras par piger, par tout saisir*. Quand il parle ainsi, Gregory, quand il sourit, on sait qu'il est dans un bon jour, on a raison de se fier à lui. Alors, sitôt qu'il a fermé la porte, tu ouvres le livre, tu plonges. C'est un peu ça, l'*immersion*. Les mots, les caractères, ça ressemble aux cartes à jouer, une fois que tu connais les cartes. Tu ouvres ta main, tu regardes les cartes de ton jeu, leur valeur leur ordre, et tu imagines ce que tu peux tenter, risquer, ou s'il vaut mieux te coucher, parce que ça n'en vaut pas la peine. Les caractères, c'est pareil. Tu les prends groupe par groupe, tu tiens compte de qui se pointe en premier, ce qu'il annonce ou entraîne, du nombre de caractères dans le groupe, et tu te demandes sur

pigeonnier. La tablette du corps, celle de l'esprit, celle du sentiment, celle des déchets ou bien des morceaux non classés. Quand celle-ci devient trop encombrée, c'est que ça n'a pas fonctionné. Que tu ne comprends pas la phrase, le segment, la page. Alors tout bonnement, tu recommences. Avec, à l'esprit, les mots de Gregory. C'est l'histoire d'un type seul dans une pièce. Ce qui saute aux yeux quand ça circule beaucoup dans le corridor, les *bips* des avertisseurs, un qui entre un qui sort, le geste nocturne, un sac dans les bras, une mallette à la main, un colis à bras-le-corps, un paquet ficelé dans un beau papier, les couleurs clandestines comme un sentiment rare, à toi de voir, car ces aspects, Gregory, il ne s'en mêle pas. Ce qui, au fond, simplifie la tâche. Parce que s'il fallait expliquer, justifier, rendre des comptes, *l'immersion* représenterait une tâche lourde, périlleuse. À vous faire regretter la rue. Mais dans une pièce fermée à clé, avec un guichet qui donne vue sur ce qui circule, le petit calepin aux caractères connus, ceux de sa propre langue, sympathiques cette fois, comme un café qu'on aime, un sandwich qu'on a choisi, un lit qui rend possible le sommeil ou même le rêve, alors les caractères étranges ou difficiles ou trop lisses, on ferme la veilleuse et on se sent en sécurité, ici, à l'abri du froid, de la faim, du danger. À l'abri.